

L'Église de gauche : un clergé à la dérive



La Gauche, sainte Église de la bourgeoisie, partie 2

Au sommet de l'Église de gauche, il y a la Curie, les cardinaux et leurs sbires. Souvent issus de la haute bourgeoisie elle-même, ils exercent leur pouvoir par les infrastructures numériques – le « Big Tech ».

Il s'agit, en premier lieu, des télévisions et des réseaux sociaux, avec leurs techniciens et leurs censeurs. À ceux-ci, ajoutons les armées de (ro)bots commentateurs, qui justifient toutes les pires mesures par un assentiment populaire factice ; mais aussi les sondeurs mythomanes qui font la claque ou encouragent les cabales ; et enfin, les professionnels de la communication que l'on retrouve derrière chaque politicien qui « marche ».

Cet étage, il faut qu'il reste dans l'ombre et que vous ne le voyiez jamais. Parce que vous risqueriez d'être au courant des jeux de pouvoir qui se déroulent dans votre dos. Le bon peuple devrait être heureux d'acclamer le vainqueur des manigances en haut lieu, et au lieu de cela, vous savez quoi ? Il refuse de donner systématiquement son assentiment, ce sale cochon édenté !

Pour y parer, on imitera donc de faux grands rassemblements, comme ça a toujours été le cas avec Macron. On tiendra aussi

pour seule opinion valable France Inter et France Info : c'est la doctrine « de gauche », conforme aux idées de la plupart des retraités et des fonctionnaires. Ils n'iront jamais à l'encontre du régime – ils ont trop à perdre. Il suffit de leur assurer qu'ils sont les bons, les gentils, les progressistes, les justes.

Pour relayer tout cela, il faut une sacrée bande d'hypocrites.

Au Moyen Âge, on appelait ceux qui tenaient la fonction « informative », le clergé séculier – en un mot, celui qui est proche du peuple et de sa saleté congénitale – par opposition à la pureté des cieux. Ça allait de son excellence Monsieur l'évêque au cureton de cambrousse. Cette fonction va aujourd'hui du présentateur de BFM au journaliste de PQR qui pige pour trois francs six sous, aussi précaire qu'une caissière de supermarché à quart-temps.

Dans le tas, pourtant, vous trouverez encore des réfractaires, journalistes indépendants ou affublés d'un indécrottable sens du devoir. Rassurez-vous, Messeigneurs, ils ne monteront jamais dans la hiérarchie de l'information, qui mène directement à la poignée de milliardaires qui contrôle les médias nationaux. Les journalistes, plus ils s'agenouillent, mieux ils sont récompensés ; mieux ils font leur travail, plus ils représentent un danger.

Car souvenez-vous de Baudrillard : la réalité ne compte pour rien ; seules comptent les images. Et il revient aux journalistes comme aux prêtres de vous faire passer des images de soupe pour de la soupe en vous faisant croire que ça vous rassasie.

Par opposition au clergé séculier, il y a le clergé régulier. Régulier signifie qu'ils suivaient une règle. On parle donc ici des moines et de tous les érudits : théologiens, maîtres et élèves. Des gens généralement pauvres et dévoués.

Pauvres et dévoués, les universitaires et les profs – ce bas clergé de gauche – ils le sont plus que tout. L'État les méprise plus encore que les « sans-dents » et autres Gilets

jaunes, car ils ne se révoltent jamais méchamment. Pour un peu, nos gouvernants disent ouvertement que les professeurs aiment la fange où ils croupissent. Ils trouvent leur vocation touchante, puisqu'elle permet à l'État de faire des économies sur leur dos. En quelque sorte, ils sont comparables aux ordres mendiants du Moyen Âge – le côté révolutionnaire et gênant en moins.

Après tout, s'ils subissent des brimades et des violences auxquelles ils ne peuvent pas répondre, c'est qu'ils doivent aimer ça, non ? Un peu comme ceux qui passaient leur temps sur les routes à se fouetter jusqu'au sang, à une époque où on désinfectait les plaies à la pisse de vache : les flagellants, c'est comme ça qu'on les appelait.

Il me suffit de me remémorer les multiples mouvements étudiants auxquels j'ai participé pour qu'une décharge d'adrénaline libérale me monte soudain au cerveau. J'ai toujours été profondément convaincu que l'instruction devait être accessible à tous, et pour rien. Mais mendier année après année, de façon plus ou moins menaçante, aux mêmes maîtres qui vous méprisent et vous haïssent, ça a un nom : la clochardise.

Et il ne faut pas s'étonner qu'on ne puisse plus que difficilement distinguer nombre d'étudiants ou de chercheurs en sciences humaines d'un SDF, que ce soit par la tenue, la cohérence de leur pensée, le niveau d'ivresse, l'aigreur ou la tristesse. La déchéance vient avec la dépendance, et l'État français, désormais prostitué à tout ce qui a un peu de pognon, est de ces maîtres d'autant plus cruels qu'ils ne se respectent pas eux-mêmes.

Mais ne croyez pas que ces prolos de « sachants » ne servent à rien. Ils ont une utilité très nette pour ceux qui nous dirigent.

Déjà, parce que les journalistes, à l'instar de leurs marionnettistes, brassent ce liquide saumâtre qu'est l'actualité : leur parole tourne à l'aigre très vite. Ils ont donc besoin « d'experts » pour donner de la consistance à leur

sombre soupe. Et puis, ça permet d'empêcher de parler le bon peuple, dont on caricature la parole grâce à des « micro-trottoirs » soigneusement montés.

Les « experts » sont des universitaires qui arrivent encore à se croire du côté du peuple, alors qu'ils sont à la solde de l'État, lui-même toutou docile du grand capital. Ils se disent marxistes, mais les Écritures du vieux prophète leur brûlent les yeux. Et je ne m'étends pas sur le spectacle récent des médecins de plateau télé directement appointés par les laboratoires pharmaceutiques, qui reçoivent pour leur corruption notoire la Légion d'honneur.

Ensuite, considérez que rien n'enseigne mieux la domestication qu'un autre être humain. C'est à ça que sert le bas clergé de gauche, à savoir les profs.

Les profs communistes de la IIIe République ont fabriqué des résistants, ceux que nous avons maintenant fabriquent des consommateurs. Une vocation solide est indispensable au départ, car ils seront tôt ou tard traités de façon lamentable par leur hiérarchie ou leurs élèves, ou les deux.

La technique est rodée : on vous écrase jusqu'à faire de vous un modèle de soumission. Une petite minorité d'entre eux était prédestinée, par sa veulerie, à s'épanouir dans ce rôle. Mais si vous voulez poursuivre dans la carrière, il faudra, tôt ou tard, comme le protagoniste de 1984, apprendre à aimer votre maître. Et répétons-le, il faudrait être fou pour le croire bon.

Je n'avais jamais vu une profession poussée à ce point à bout, au bord de la folie. Enseigner, mais des programmes de plus en plus vides, à travers des écrans ou des masques. Enseigner sans humanité, et même, pour rester du côté du bien, maltraiter les enfants. On leur a fait croire qu'ils agissaient pour le bien, alors qu'ils enseignaient le contraire de ce pourquoi ils avaient signé : l'absence d'esprit critique, l'absence d'humanité, et des modèles de soumission absolue.

Ainsi, sous peine de finir à la rue, la plupart d'entre eux a fait montre d'une docilité idéale aux mesures sanitaires, appliquant la maltraitance aux enfants « en responsabilité ». Les élèves, privés d'oxygène et d'expression humaine, ainsi que de parole libre, en sont traumatisés à vie. Les profs s'accrochent à leur sens du devoir ; et pour beaucoup, cela suffit à s'en laver les mains. Après tout, ils sont de gauche, donc du côté valeureux de l'humanité. N'ont-ils pas sauvé des vies ?...

On pourrait penser qu'à l'avenir, des robots remplaceront les profs. Cela n'arrivera jamais, car les enseignants d'aujourd'hui servent de modèle de servilité à leurs élèves, puisqu'ils sont capables de tout accepter pour échapper à la loi de la jungle économique. C'est d'ailleurs une des raisons du manque de respect des élèves à leur égard – avec leur salaire qui fond au noir soleil de l'inflation, et la lâcheté de leur hiérarchie. De plus, dans le contenu même des cours, plutôt que des enseignements solides, c'est aussi une doctrine de la domestication qui est transmise. On connaît cette morale culpabilisatrice dont on a tartiné toutes les générations depuis les années 70, et qui vous fait comprendre, sous des prétextes écologistes, que vous êtes de trop dans ce bas-monde, surtout si vous êtes un homme – et que l'État, c'est Dieu.

À partir de là, le crâne de enfants est tout ouvert, disponible pour un second lavage de cerveau, assuré par les médias grand public : le sexe est une consommation ; plus votre genre est inclassifiable, plus vous avez une identité sûre ; vous reproduire et transmettre autre chose que la doctrine de l'État à votre descendance, c'est mal – surtout si vous êtes blanc ; la vie est meilleure lorsqu'on est le réceptacle du plaisir – donc avalez tout sans laisser de trace ; enfin, l'enfant est un objet, et comme pour la télé ou le canapé, un seul suffit. Pas grave si vous l'achetez à l'étranger, car il faut partager vos « richesses » avec les «

vrais » pauvres.

Voilà pour le clergé de l'Église de la gauche. Sa domination sévère sert à conserver l'ordre en place. Il assure aux ultra-riches de le rester, aux fonctionnaires et aux retraités d'être momentanément protégés dans leur citadelle – même s'il faudra tôt ou tard recourir aux villes privées comme dans le tiers-monde...

Mais conserver l'ordre établi suffit-il à le légitimer ?

Cela ne suffit pas quand les petites gens crèvent la dalle. Cela ne suffit pas parce que la liberté est ce qui définit l'homme. Cela ne suffit pas quand on voit que l'égalitarisme, idole de tout le corps professoral depuis des lustres, accompagne tranquillement la société vers sa chute en discréditant le goût de l'effort.

Non, l'Église, même de gauche, ne se suffit pas sans doctrine, et elle en a une bien à elle. C'est elle que nous analyserons dans la troisième et dernière partie.

Gary Laski

Écrivain et philosophe